

Le pin, le prunier et le bambou

Jean-Jacques Zeïs



Jean-Jacques Zeis

Le Pin, le Prunier et le
Bambou

© Jean-Jacques Zeis, 2024

ISBN numérique : 979-10-262-6129-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE I

— Deux sapèques le *jiaozi* ? Tu te moques de moi, petit ! Tes raviolis sont-ils si exceptionnels pour justifier un tel prix ? Détiendrais-tu le secret d'une recette propre à ravir les palais les plus délicats et exigeants tel celui de notre bien-aimé empereur ?

L'enfant insista, arguant de la qualité sans pareil de sa marchandise.

— Mais grand-père, goûtez-en un... vous en serez convaincu, je vous l'assure ! Agacé, le vieux leva une main menaçante en signe d'avertissement.

— Dégage petit... fiche-moi le camp ! Pour quelle raison irais-je t'en acheter un seul quand je peux m'offrir un repas pour le même prix à la taverne du vieux Li ?

Le gosse détala sans demander son reste en prenant soin de ne pas renverser ses précieux articles sur la chaussée encombrée et gluante de tous les immondices domestiques jetés à même le sol. Il était visiblement inutile d'insister, le type bougon ne lui achèterait rien.

Après avoir rétabli l'équilibre précaire des deux plateaux lourdement chargés, maintenus par des cordelettes aux extrémités d'une solide palanche, l'enfant reprit le chemin boueux des Pommiers afin de tenter sa chance ailleurs.

Il s'enfonça dans le duvet de brume glacée qui recouvrait la campagne, dissimulant à ses yeux les épais remparts de Chang'an, la capitale de l'empire.

L'enfant frissonna malgré sa cape de pluie faite de laîche dont la structure creuse était censée lui garantir une relative imperméabilité à l'eau, mais pas au froid glacial et térébrant qui s'était abattu depuis quelques jours sur la province du Shaanxi.

Une lueur d'espoir éclaira son visage las lorsqu'il longea une butte à laquelle étaient adossés des *montouyao*, des fours à céramique facilement reconnaissables à leurs chambres de cuisson en forme de pain rond.

Celles-ci étaient situées en partie sous le niveau du sol, entre le foyer enterré

et la cheminée, et les parois étaient faites de brique réfractaire permettant d'atteindre une température avoisinant les mille trois cents degrés nécessaires à la fabrication des célèbres céramiques qui faisaient la fierté de l'empire de Tang Xuanzong.

Une intense agitation régnait déjà autour des fours malgré l'heure matinale et l'enfant ne put réprimer un sourire en songeant à des fourmis affairées, courant de droite et de gauche, chacune sachant parfaitement le rôle qui lui était dévolu.

Les hommes avaient allumé les feux durant la nuit, aux environs de la quatrième veille en utilisant un bois séché depuis au moins trois ans afin de parvenir à une montée lente de la température, évitant ainsi l'éclatement des pièces délicatement disposées dans des caissettes destinées à les protéger des flammes.

Le jeune garçon savait qu'il trouverait là une clientèle plus avenante car chaque artisan le connaissait déjà depuis sa plus tendre enfance, du temps où sa mère le portait contre son sein tout en vendant ses *jiaozi* agrémentés d'un thé parfumé au jasmin.

Il s'engagea donc sur le petit chemin boueux plein d'ornières qui menait aux fours en fusion en espérant vendre la totalité de sa marchandise dans la matinée aux nombreux travailleurs qui seraient ravis de faire une pause et de se réchauffer en dégustant un plat chaud avant d'entreprendre un long et délicat processus de fabrication qui donnerait naissance aux merveilleuses céramiques. Certaines se vendraient dans les grands magasins de la Grande Avenue de l'Oiseau Écarlate qui traversait la capitale du sud au nord, tandis que d'autres iraient décorer les riches demeures des nantis bien au delà des frontières, après un long périple de plusieurs mois grâce à la Route de la Soie.

L'enfant songeait à ces contrées lointaines dont lui avait souvent parlé l'oncle Cai et à ces caravaniers qui risquaient leur vie sur des routes où pullulaient les dangers, lorsqu'une voix chaude et amicale le tira de sa rêverie.

— Mais c'est Liang, le fils de madame Wang ! Amène-toi, petit, on meurt de faim, ici !

Ravi, le garçon se dirigea en zigzagant entre les ornières vers le petit groupe d'hommes assis en cercle autour d'un feu de bois.

— Bonjour grands frères, j'ai ce qu'il faut pour vous rassasier... des raviolis

tout chauds que j'ai faits moi-même tôt ce matin !

Le plus grand des hommes se leva pour aider Liang à déposer ses plateaux sur une planche de bois. Il remarqua le visage fatigué de l'enfant et demanda, la voix grave :

— Tu dis que c'est toi qui les as cuisinés, petit frère ? Ta mère serait-elle donc souffrante ? Cela doit être sérieux pour qu'elle ne puisse les fabriquer elle-même !

Liang renifla bruyamment avant de répondre.

— Ce sont ses poumons... dès que l'hiver arrive, elle se met à tousser jusqu'à l'épuisement, surtout lorsque le temps est humide.

Le garçon servit chaque ouvrier tout en parlant d'un ton monocorde, empreint de fatalité.

— Je dois absolument vendre toute ma marchandise ce matin pour pouvoir acheter les plantes prescrites par la guérisseuse, mais les herbes sont chères et j'ai dû augmenter le prix des *jiaozi* pour payer son traitement.

Le grand gaillard décocha un clin d'œil entendu à ses collègues avant de dévorer ses raviolis avec force bruits de mâchoire.

— Dites-donc, les gars, ne trouvez-vous pas ces raviolis absolument délicieux ? Tout le groupe acquiesça de la tête et en redemanda illico.

— À mon avis, ajouta le grand, chaque ravioli vaut bien le double de son prix habituel car c'est mon ami Liang qui les a faits en personne ! Disons... deux sapèques ! Qu'en pensez-vous ?

— D'accord, dit un petit gros qui engouffrait son troisième ravioli. Va pour deux sapèques !

— Oui, ça les vaut bien, affirma un costaud qui prit Liang sur ses épaules et le fit tourner en esquissant un pas de danse.

Liang se mit à rire, d'un rire cristallin qui illumina son visage, effaçant toute trace de fatigue.

— Merci grands frères ! Grâce à votre générosité je pourrai me procurer les herbes médicinales avant midi.

Le costaud posa Liang à terre et chacun lui régla ce qu'il lui devait prestement. Le garçon enfila les pièces percées d'un trou carré en leur centre à l'aide d'une ligature rouge accrochée à sa ceinture et repartit en direction de la capitale après avoir remercié chaudement les généreux travailleurs.

Le plus grand fit un bout de chemin avec lui.

— Reviens demain, petit frère et n'oublie pas les raviolis !

— Pour sûr que je n'oublierai pas, grand frère ! Merci encore, grâce à vous j'ai pratiquement de quoi payer le traitement pour ma mère. Je vais vendre le reste à la ville et avec un peu de chance il me restera peut-être de quoi m'acheter un petit gâteau de riz aux fruits secs !

Liang continua seul sa route dans le froid givrant et la solitude agreste de l'hiver jusqu'à ce que se dessine enfin l'immense rempart fait de couches superposées de terre mêlée de chaux vive et de riz glutineux.

Lorsqu'il franchit la Porte du Commencement de l'Été, la plus grande ville du monde, qui ne comptait pas moins d'un million d'âmes, émergeait à peine de sa torpeur nocturne, mais déjà la cohue habituelle avait envahi les rues commerçantes. Liang eut bien du mal à se frayer un chemin parmi les coolies porteurs de sel ou de denrées, les brouettes chargées de briques ou de bois, les ferblantiers qui proposaient toutes sortes de casseroles, lanternes, assiettes et autres outils de ménage ou de jardinage aux clientes qui rouscaillaient devant le prix trop élevé des articles.

Il décida de bifurquer sur la droite pour aller proposer sa marchandise à quelques étudiants facilement reconnaissables à leurs robes de lettrés, qu'il avait souvent vus discuter par petits groupes dans un parc situé à l'écart de l'agitation de la ville et qui avait été aménagé autour d'un lac artificiel. Le lieu lui plaisait car il était protégé du vent et du froid incisif qui lui mordait le visage et les mains.

Il aimait écouter les jeunes gens dissenter à propos de tout, tantôt murmurant tel le bruit de l'eau dans les ruisseaux lorsqu'ils ne voulaient pas être entendus de tous, tantôt, au contraire, déclamant à haute voix les vers de quelque célèbre poète dont il ne parvenait pas à comprendre le sens profond mais qui lui procuraient néanmoins une sensation de bien-être, de paix intérieure sans qu'il en connût la raison.

Un soleil blanc laiteux tentait vainement de percer le ciel plombé de nuages porteurs d'une neige menaçante au-dessus de la capitale lorsque Liang vendit ses derniers *jiaozi*. Un vent violent se leva soudain, un vent soufflant en rafales qui surprit l'enfant et lui fit perdre l'équilibre, menaçant de faire tomber les deux plateaux heureusement vides. Malgré le nombre impressionnant de chemises qu'il avait superposées sur son corps décharné- toute sa maigre garde-robe y était passée- Liang sentit le froid le pénétrer jusqu'aux os et s'abrita derrière des paniers d'osier que peinait à maintenir en place un marchand tout aussi surpris que lui-même.

L'homme et l'enfant partirent d'un grand éclat de rire et Liang décida de quitter sa cachette toute aussi dérisoire qu'inutile pour se diriger vers la Vieille Rue qu'il devait emprunter pour se rendre chez Dame Liao Fang, l'apothicaire qui lui fournirait les herbes médicinales. Surtout ne pas perdre de temps ; plus tôt il aurait la médication, plus tôt il pourrait soigner sa mère. Avec un peu de chance, il pourrait même refaire quelques raviolis et les vendre en fin d'après-midi, à moindre prix certes, à l'auberge du vieux Li. Le cuistot était sympathique et lui prenait souvent les invendus de la journée.

Mille et une senteurs enivrantes chatouillèrent les narines de Liang lorsqu'il s'engouffra dans la Vieille Rue qui l'avalait dans son flot tourbillonnant et il se sentit aussitôt rassuré dans ce bourdonnement assourdissant. Depuis sa naissance, sa mère l'emmenait régulièrement dans cette grande rue pleine de vie et d'odeurs ; ils étaient tous deux connus de chacun et c'était pour lui comme une seconde famille, un univers au milieu duquel tous ses sens s'étaient développés et où il évoluait à son aise.

Dans cet essaim sans cesse en mouvement, il devenait une abeille parmi les autres et se sentait rasséréné par chaque odeur, chaque bruit qui lui étaient si coutumiers.

C'était comme si la rue s'était substituée au sein maternel dès lors qu'il avait dû s'y soustraire le jour où il fit ses premiers pas devant l'admiration des badauds et des marchands qui peuplaient cet univers en permanente effervescence. Cette agitation l'empêchait de penser à la vie morose qu'il menait, seul avec sa mère, et aux tourments quotidiens qui leurs étaient imposés par les dieux depuis que son père avait rejoint la Terre Pure, la contrée de la délivrance.

Liang n'avait pas souffert de la mort de son père qu'il n'avait pas connu,

celle-ci étant survenue alors même qu'il grandissait dans le ventre de sa mère ; une mort brutale, une mort stupide comme toutes les morts accidentelles ; écrasé par un chariot qui avait basculé en pleine rue, engloutissant le pauvre homme sous un monticule de sel jusqu'à l'étouffer devant le regard ébahi des témoins impuissants.

Son oncle maternel les avait alors pris sous son aile, sa mère et lui, jusqu'à ce qu'une mauvaise fièvre l'emportât à son tour durant l'année du Tigre.

Le vent cessa soudain et Liang n'avait plus que quelques mètres à parcourir avant d'atteindre l'officine ; aussi prit-il le temps de donner des nouvelles de sa mère à un vieux marchand d'épices qui le héla lorsqu'il passa devant son étal.

Quelques battements de cœur plus tard, il se trouva en face de la magnifique boutique de Dame Liao Fang, facilement reconnaissable au gros lampion en forme de boule rouge sur laquelle était inscrit le mot « apothicaire ».

Il se débarrassa de son plateau ainsi que de sa palanche en les confiant à une marchande de porte-bonheur qui le connaissait bien ; celle-ci lui recommanda fortement d'essuyer ses souliers de paille boueux avant de pénétrer dans l'officine car Dame Liao Fang était très à cheval sur la propreté.

Le garçon s'exécuta immédiatement et poussa la porte d'entrée décorée d'un magnifique dragon rouge et or ; il bascula alors dans un univers feutré parfumé de lotus et de verveine et sentit une douce chaleur envahir ses membres engourdis par le froid. Il pensa alors à sa mère qui luttait contre la fièvre, grelottant dans leur pauvre mesure et se promit de tout faire pour lui offrir plus tard des conditions de vie plus confortables.

Pour l'heure il fallait se hâter afin de chasser la maladie de son corps.

Liang fouilla dans le petit panier de jonc qu'il avait attaché à sa taille et en sortit la prescription de la guérisseuse qu'il tendit en s'inclinant à un jeune préparateur vêtu d'une longue robe noire. Celui-ci lut alors consciencieusement l'ordonnance de la Dame Wu dont la renommée n'était plus à faire, puis s'inclina devant Liang avant de se lancer, tel un automate, dans une chorégraphie des plus comiques.

Il semblait glisser sur le sol, allant de vase en vase, s'arrêtant devant la plante idoine en chantant son nom d'une voix aiguë comme si le fait d'introduire dans sa danse une touche musicale conférait à ladite plante un pouvoir magique ;

puis, plongeant une main experte dans le récipient, il en retirait une poignée de graines, de racines ou de feuilles et allait déposer le précieux remède sur une petite balance afin de s'assurer que le compte y était avant de verser la juste dose dans un petit sac en papier.

Ce rituel dura le temps que la prescription fût délivrée dans sa totalité sans en omettre le moindre brin d'herbe médicinale.

Liang mit à profit cet étrange manège pour admirer le remarquable ordonnancement de l'officine qui avait été conçu par la Dame Liao Fang de façon à optimiser le rendement tout en facilitant le travail des préparateurs.

Trois grands panneaux laqués blancs étaient disposés au centre et de chaque côté de la pièce, à hauteur d'homme afin que chacun pût les voir aisément. Le garçon peina un peu à déchiffrer les caractères composés de traits écrits à l'encre noire, mais son oncle lui avait suffisamment enseigné les bases de l'écriture pour qu'il en comprît la signification. Les herbes médicinales étaient classées en formules, en fonction de leur action sur le corps. Face à lui, les formules qui « clarifient » la chaleur, purgent, éliminent l'humidité, régularisent le *qi* ou facilitent la digestion ; à sa droite, les formules reconstituantes et fortifiantes et celles qui tonifient le *yin*, le *yang* et le sang. À sa gauche enfin, les formules qui calment l'esprit, humectent la sécheresse, ouvrent les orifices et éliminent les parasites.

Liang terminait à peine sa lecture lorsque le préparateur cessa enfin son va-et-vient pour s'immobiliser devant un beau bureau laqué noir ; il se mit alors à calculer le montant de la prescription et disparut derrière une lourde tenture rouge pour reparaître quelques instants plus tard avec le petit sac portant le cachet de l'officine, sans doute apposé par la Dame Liao Fang.

— Cela fera trente-quatre sapèques, dit-il en s'inclinant avec un large sourire.

Liang détacha la ligature rouge accrochée à sa ceinture et fit glisser dans le creux de sa main la somme demandée qu'il tendit au préparateur en s'inclinant à son tour avant de sortir. Un froid glacial le saisit, contrastant avec la chaleur douillette de l'officine ; il remercia la vieille marchande de porte-bonheur et reprit le matériel qu'il lui avait confié, puis se hâta de rentrer chez lui pour soigner sa mère.

Chemin faisant, il constata qu'il lui restait huit sapèques, ce qui lui permit